

AUGUSTE COMTE, LE *COGITO* ET LA MODERNITÉ

L'intérêt d'Auguste Comte pour l'œuvre scientifique de Descartes est permanent, notamment pour la mathématique. On sait qu'il édita en 1843 la *Géométrie*, en la faisant précéder de sa propre *Géométrie analytique*. Dans les cent cinquante volumes de la Bibliothèque du prolétaire, on remarque en plus du traité mathématique une édition du *Discours sur la méthode* (sic du titre) suivi dans le même volume du *Novum Organon* de Bacon¹. L'association des deux auteurs est d'ailleurs souvent reprise, dans le *Cours de philosophie positive* comme dans le *Système de politique positive*. Enfin, le onzième mois de l'année positiviste est placé sous le signe de Descartes, évoquant la science moderne.

En même temps, l'intérêt comtien n'est pas seulement scientifique mais également philosophique. Trois exemples, en remontant le temps, pour éclairer ce point. Dans la *Synthèse subjective* (1856), Comte revendique deux précurseurs pour la philosophie positive, à savoir Descartes et Leibniz. Ces deux penseurs sont placés dans la même situation que, respectivement, Thalès et Pythagore par rapport à Aristote². Antérieurement, dans le *Discours sur l'esprit positif*, Comte avait associé la crise du régime ontologique à deux impulsions mentales, l'une scientifique, due à Kepler et Galilée, et l'autre philosophique, provenant de Bacon et de Descartes³. Comme on le sait, enfin, dès la 1^{re} leçon du *Cours*, les préceptes de Bacon, les conceptions de Descartes et les découvertes de Galilée sont la limite basse dans le temps où l'on peut faire remonter le développement systématique de l'esprit de la philosophie positive, en opposition avec l'esprit théologique et métaphysique.

1. Et des *Pensées sur l'interprétation de la nature* de Diderot (SPP 4, p. 560) (voir la « Note bibliographique », à la fin du texte p. 73, pour l'explication des abréviations).

2. SS, p. xvii.

3. DEP, p. 48.

Les quelques passages évoqués montrent avec évidence une cohérence de la doctrine depuis 1830, date de rédaction des premières leçons et 1856, date de la *Synthèse subjective*, sur deux plans : la chronologie de l'histoire intellectuelle est sensiblement la même (avec l'ajout de Leibniz) et, surtout, la part contributive de chacun est assignée de manière identique. Galilée, Kepler apportent la positivité à la science, tandis que Descartes et Bacon en font autant pour la philosophie. On montrerait aisément que ce duo philosophique est seulement apparent, dans la mesure où le nom de Bacon est associé à des préceptes, sortes de routines logiques, qui ne sont jamais explicitement employées, tandis que Descartes se voit attribuer des conceptions⁴ ; l'expression « conceptions de Descartes » revient dans le *Cours* comme une épithète homérique. Descartes est donc bien le premier positiviste systématique, en mathématique comme en philosophie.

Cependant, il faudrait comprendre ce que Comte entend par philosophie lorsqu'il l'attribue à Descartes, dans la mesure où par cartésianisme on peut entendre une métaphysique, une théorie des idées, une doctrine de l'union de l'âme et du corps, etc. Tous thèmes que précisément Comte ne semble pas reprendre, ou qu'il attribue à un autre âge de la pensée lorsqu'il en traite incidemment. Quelle est donc la réfraction de la philosophie de Descartes dans la philosophie positive ? Après avoir fait quelques remarques indispensables sur la révolution mathématique cartésienne lue par Comte, on pourra étudier le statut du *cogito* dans les rares passages qui le décrivent, d'ailleurs en termes indirects. On verra que Comte fait du *cogito* une sorte de Janus : l'un des visages, profondément associé à la positivité est celui de la subjectivité de la science. L'autre visage serait, outre l'analyse intérieure, la raison égoïste et l'individualisme, ce que précisément récuse le positivisme. Le « je pense » serait bien l'affirmation de ces deux éléments, en ce qu'il combine la fonction d'un sujet — et semble placer l'intérêt objectif sous la capacité subjective — avec une individualité qui méprise le jugement d'autrui et ne fait confiance qu'à sa propre raison.

D'où l'hypothèse suivante, qui réglera la lecture proposée aujourd'hui : la philosophie de Descartes est positive fondamentalement en ce qu'elle modifie le rapport de l'homme à la science. Il ne s'agit donc pas tant d'un corps particulier de doctrine, comme une métaphysique ou une théorie de la connaissance, extérieur à la science, qu'une saisie philosophique de la science en général, et bientôt d'une logique. Cette hypothèse me semble devoir être étayée par l'ensemble des textes de Comte sur Descartes, en particulier ceux que l'on peut lire dans la *Synthèse subjective*, où il est

4. Cf. pour une comparaison précise, CPP 6, p. 242-243.

notamment question de géométrie subjective, et plus généralement par la reprise, dès le *Cours*, d'un projet analogue à celui de la *mathesis universalis*. Une seconde hypothèse s'ajoute ainsi à la première : Comte aurait repris une fondation subjective de la science qui ne s'appuie pas essentiellement sur le *cogito*, celle des *Regulae*. Ce qui revient à récuser dans l'héritage cartésien les *Méditations* et les *Principia*, en ne conservant que le *Discours de la méthode* et les *Essais*, et, au-delà, les *Regulae*.

Naturellement, il ne s'agit pas pour nous de comparer scolairement deux philosophies que tant de thèmes opposent, mais bien plutôt d'apprécier l'évolution de l'image de Descartes dans le positivisme comtien, notamment au moment où il paraît virer au subjectivisme. Les points suivants vont ainsi être examinés successivement : en premier lieu, on verra comment Comte décrit Descartes dans le *Cours*, où la mathématique universelle apparaît sans que soit explicitement en question la subjectivité. Ensuite, l'émergence de la subjectivité, à partir du *Discours sur l'esprit positif*, sera mise en relation avec Descartes. Enfin, on verra comment l'interprétation comtienne du *cogito* résume la contradiction de l'image de Descartes dans l'ensemble de la philosophie positiviste. Contradiction qui est sans doute celle de toute figure de précurseur.

I. — LA POSITIVITÉ DE LA MATHÉMATIQUE CARTÉSIENNE SELON LE *Cours de philosophie positive*

A. Les « conceptions de Descartes ».

Dès la 1^{re} leçon, l'époque de Descartes est conçue comme le moment d'émergence de la philosophie positive. Le lieu privilégié d'exercice des conceptions de Descartes est la mathématique, et plus spécialement la géométrie. On remarquera initialement que Comte, dans la 3^e leçon, fait jouer Descartes contre Kant à propos de la conception générale de la mathématique et de son application à la science en général. En effet, on peut considérer que Kant, distinguant les catégories de la quantité et de la qualité, restreint au premier de ces champs l'application possible de la mathématique, bornée à l'étude des grandeurs extensives.

« Le développement même de cette science a montré positivement depuis longtemps le peu de réalité de cette superficielle distinction métaphysique. Car la conception fondamentale de Descartes, sur la relation du concret à l'abstrait en mathématiques, a prouvé que toutes les idées de qualité étaient réductibles à des idées de quantité. Cette conception, établie d'abord par son immortel auteur, pour les phénomènes géométriques seulement, a été

ensuite effectivement étendue par ses successeurs aux phénomènes mécaniques ; et elle vient de l'être de nos jours aux phénomènes thermologiques. En résultat de cette généralisation graduelle, il n'y a pas maintenant de géomètres qui ne la considèrent, dans un sens purement théorique, comme pouvant s'appliquer à toutes nos idées réelles quelconques, en sorte que tout phénomène soit logiquement susceptible d'être représenté par une *équation*, aussi bien qu'une courbe ou un mouvement, sauf la difficulté de la trouver, et celle de la *résoudre*, qui peuvent être et sont souvent supérieures aux plus grandes forces de l'esprit humain »⁵.

Comme on peut en juger ici, Kant représente une rétrogradation métaphysique par rapport à la positivité de Descartes, et plus généralement de la science qui lui succède, et dont les méthodes tendent à poser que, logiquement tout au moins, tout phénomène peut être mis en équation. Non pas que cela soit réalisable en tout, car le degré de complexité des phénomènes organiques et sociaux exclut que les lois mathématiques soient trouvables, et plus encore qu'elles soient solubles. Mais la généralisation de la mathématique est concevable. Dès à présent, l'on voit ce qui fait passer Descartes du simple domaine scientifique au domaine philosophique : c'est que sa *Géométrie* est en germe l'application totale du nombre à l'ensemble de la science. La révolution cartésienne est en premier lieu caractérisée par la mathématisation, *id est* la quantification ou la mensuration logiquement possible de l'univers.

En second lieu, à l'intérieur de la géométrie, Descartes permet de distinguer entre les Anciens et les Modernes. Après avoir montré que ce n'est pas le seul emploi du calcul algébrique qui définit l'originalité de la contribution cartésienne (puisque'il y a de la géométrie ancienne qui utilise le calcul, et de la géométrie moderne qui ne le fait pas), la 10^e leçon détermine l'horizon de toute géométrie possible par la connaissance des propriétés de chaque forme imaginable⁶ et estime que la révolution cartésienne tient dans l'ordre des questions de géométrie : alors que les Anciens étudiaient la géométrie corps particulier par corps particulier (le cercle, l'ellipse, etc.), les Modernes, après Descartes, classent les questions par phénomènes (tangence, courbure, etc.). Dans la mesure où les phénomènes sont toujours communs à plusieurs corps, l'avantage est évident ; on a, dans le domaine abstrait, une plus grande solidarité de la doctrine, une économie et une plus grande exhaustivité, et dans le domaine concret une plus grande applicabilité, non accidentelle, aux objets extérieurs. Ce point de vue reprendrait, pour une part, ce qu'éla-

5. CPP, p. 77-78.

6. CPP, p. 167.

bore Descartes dans la classification des courbes du second livre de la *Géométrie*.

L'idée mère de Descartes est celle de la géométrie générale, et non plus spéciale. Cette idée est génétiquement expliquée par son problème dans la 12^e leçon. On sait déjà qu'il s'agit de substituer des considérations de quantité à celles de qualité. Comment ? En classant toutes les idées possibles en géométrie sous trois catégories, celles de grandeur, de forme et de position. A la première, la grandeur, s'applique tout naturellement la catégorie de nombre. Tandis que la seconde, celle de forme, peut être réduite à la position (la forme d'un corps étant toujours le résultat de la position respective des points qui le composent). Le problème revient donc à exprimer la position en terme de grandeur. C'est précisément ce que Descartes fait à l'aide de la notion de *coordonnées*. Cette idée est l'idée préliminaire de Descartes⁷ ; elle n'est que le développement « d'un procédé élémentaire qu'on peut regarder comme naturel à l'esprit humain »⁸, présent spontanément dans toutes les intelligences.

On peut rapprocher ce procédé, dans sa nature et dans ses effets, au thème cartésien de la lumière naturelle et du bon sens, associé à la théorie des idées innées et des natures simples. En observant au passage l'aspect fondamentalement subjectif du procédé, bien que cette subjectivité ne soit pas encore nommée comme telle par Comte, ni assumée métaphysiquement dans les textes cartésiens correspondants (*Regulae, Géométrie*) par la figure d'un « je pense ». Subjectivité qui ne tient pas à l'emploi du mot sujet dans la 3^e leçon, mais à l'usage de la notion d'idée, et au problème de la référence. Pour montrer que la géométrie se réduit à une arithmétique, il suffit de montrer que les *idées* géométriques se réduisent à des *idées* de grandeur. Ce terme, *idée*, revient une bonne dizaine de fois sous la plume de Comte pour désigner l'articulation des sciences dans l'opération cartésienne⁹. Remarquons aussi la présence du même terme dans le premier texte cité de la 3^e leçon, où la mise en équation possible de toute « idée réelle » quelconque était l'acquis de la révolution cartésienne. Si l'ensemble de la science peut se réduire logiquement par intégration successive à une arithmétique, c'est bien parce que les éléments de connaissance, les idées, peuvent se ramener aux termes les plus simples et les plus universels, les nombres. Ainsi, l'ambition de toute science est de mesurer, autant que la complexité du phénomène considéré le permet. Mais même s'il n'est pas actuellement mesuré, même si l'on ne peut résoudre ou même trouver les équations, l'ensemble du

7. CPP, p. 186.

8. CPP, p. 185.

9. Sans, bien au contraire, que soit repris l'innéisme cartésien.

connaissable est mesurable. Et tout cela tient à la nature des éléments de la connaissance. Quant au problème de la référence, il est jugé constitutif de l'esprit humain, qui ne peut indiquer la position d'un objet qu'on ne voit pas que, directement ou indirectement, par référence à un objet connu. La subjectivité de toute connaissance est manifeste également de ce point de vue. Ce thème n'est pas spécifiquement cartésien, mais les coordonnées géométriques en sont l'expression la plus rationnelle : il y a donc là systématisation du spontané.

Ainsi, par-delà le problème technique de la *Géométrie*, Descartes apparaît comme philosophe positif parce qu'il permet une mathématique universelle.

« ... il est indispensable de reconnaître avant tout, pour se faire une juste idée de la véritable nature des mathématiques, que, sous le point de vue purement logique, cette science est, par elle-même, nécessairement et rigoureusement universelle »¹⁰.

Il est difficile de ne pas voir là une reprise de la *mathesis universalis* de la seconde partie de la *Regula IV*¹¹, d'autant plus que comme chez Descartes, la genèse de cette *mathesis* s'effectue par application et variation objectives des dispositions innées ou spontanées d'un sujet connaissant.

B. Les limitations du cartésianisme, ou le retour de la métaphysique.

L'installation de Descartes dans la positivité n'est cependant ni définitive ni complète. Sans cela, y eût-il eu une place pour Comte ? Plus on avance dans le *Cours de philosophie positive*, plus la part négative de la pensée cartésienne se montre clairement. Ce qui n'a rien d'étonnant si l'on songe à l'ordre encyclopédique et à la hiérarchie des sciences. Descartes représente sans doute un maximum de positivité, mais reste sous d'autres rapports prisonnier des conceptions anciennes. La contradiction apparaît avec le plus de netteté dans le début de la 33^e leçon, consacrée à l'optique, mais commençant sur un problème plus général. Descartes est jugé positif en ce qui regarde le sujet spécial de ses travaux (c'est-à-dire, ici, l'étude des phénomènes inorganiques et des phénomènes purement physiques de l'animalité). Encore que, comme on va le voir bientôt, cette positivité n'aille pas sans nuances. En revanche, l'étude de l'homme moral, telle que Descartes la pratique, nous ramène à la théologie et à la métaphysique. Il y a donc en Descartes, pour Comte, deux philosophes : l'un qui se libère de l'esprit de ses contemporains, semblable en cela au mouvement général de la philosophie naturelle, et l'autre, en analogie

10. CPP, 3^e leçon, p. 77.

11. AT, X, p. 375 sqq.

avec la situation de la philosophie morale et sociale, qui demeure métaphysicien et théologien, restant « involontairement attiré par son siècle »¹². Ce sont, dans la lecture de Comte, deux attitudes bien distinctes, ce que prouve la qualification de « radicale inconséquence » qui définit la personnalité philosophique cartésienne. Cependant, même l'attitude positive a quelque chose qui ressortit encore du métaphysique, le fait que l'intervention de Descartes dans l'histoire de la physique et de la biologie soit jugée « essentiellement transitoire ». La 56^e leçon permet de lever la difficulté, et d'apprécier ainsi la positivité de Descartes d'une manière plus satisfaisante. La révolution mathématique cartésienne est indubitable et fondatrice de la mathématique positive ; mais c'est en définitive la seule science dans laquelle l'intervention cartésienne soit réellement définitive.

Dans la cosmologie, Descartes s'est illustré, comme on le sait, par la théorie des tourbillons. Comte est extrêmement indulgent à l'égard des tourbillons, contre le newtonianisme ambiant qu'il juge exagéré. Il pense en effet que Descartes n'y croyait pas, ou du moins ne se faisait « aucune grave illusion »¹³ sur la pérennité d'une telle hypothèse, destinée à marquer d'une pierre d'attente l'édifice de la science positive en construction. Même chose pour les animaux-machines, qualifiés d'« étrange hypothèse »¹⁴, alors même que la physiologie de Descartes apparaissait comme rentrant dans l'esprit positif. Comme Comte le remarque, il y a une sorte d'état intermédiaire entre le régime métaphysique et le régime positif, celui où les entités qui caractérisent le régime positif sont posées de manière hypothétique et non plus absolues, et montrent, par leur nature même, où devra intervenir le positif. Descartes est donc strictement positif dans la géométrie, métaphysique en physique et biologie, mais dans une métaphysique qui se donne clairement à interpréter comme attente du positif. Enfin, il est franchement métaphysique, voire théologique en ce qui touche l'homme moral et politique. Le *Discours de la méthode* est interprété comme une œuvre positive sans le savoir, à la différence de la *Géométrie*. Dans le *Discours*, Descartes retrace l'histoire de son esprit et, à son insu, s'écrit l'histoire de la raison humaine¹⁵ : cette analogie, qui après tout n'a rien d'étonnant, contient aussi, comme on le verra plus nettement après, la difficulté que le cartésianisme pose au positivisme.

En effet, telle que l'on peut la lire dans le *Cours*, la philosophie de Descartes est diverse : une double orientation mène d'un côté au positi-

12. CPP, p. 530.

13. CPP 6, p. 214.

14. CPP 6, p. 216.

15. CPP 6, p. 243.

visme par la mathématique, tandis que le théologique et le métaphysique font de vains efforts pour laisser l'état social et moral au *statu quo*. Il s'agit donc bien d'une double philosophie, assumée par la même intelligence, tantôt en avance sur son temps et tantôt subissant son ascendant. Que se passerait-il si la même opération philosophique se révélait être à l'origine de ce double mouvement ?

II. — LA SUBJECTIVITÉ

Alors que la subjectivité est, nous l'avons vu, sous-jacente à l'entreprise du cours, le thème ne devient réellement explicite que dans le *Système de politique positive* et, auparavant, dans le *Discours sur l'esprit positif*. La distinction entre les points de vue objectif et subjectif est, dit Comte, ce qui seul permet d'harmoniser nos conceptions et de penser l'unité de la philosophie. La diversité des objets est telle que toute unification objective de la science est illusoire. Il ne reste donc que la systématisation subjective. « On ne doit plus concevoir qu'une seule science, la science humaine, ou plus exactement la science sociale... »¹⁶. Cette décision permet une systématisation au moins équivalente à celle qu'offrait Dieu dans le régime théologique et surpasse de beaucoup celle que permettait la nature.

L'émergence de la distinction est rapportée à Kant dans le passage cité, mais il ne s'agit ici que d'un problème de terminologie¹⁷. En effet, dans son histoire réelle, la synthèse subjective est très antérieure à sa thématization kantienne. Elle apparaît en fait dès la mathématique cartésienne et l'astronomie positive. Il n'est donc pas étonnant de voir que Descartes, après avoir été le fondateur de la positivité, devient celui de la subjectivité.

A. La mathématique subjective.

La *Synthèse subjective*, dont seul le premier volume a paru, est une réécriture et bien souvent une autocritique des dix-huit premières leçons du *Cours de philosophie positive*, c'est-à-dire jusqu'à la mécanique rationnelle incluse. L'ensemble de ces disciplines mathématiques est assimilé à une logique, dont la définition rénovée par rapport au *Système de politique positive* est la suivante : « Le concours normal des sentiments, des

16. DEP, p. 25.

17. Quel que soit, d'ailleurs, le résultat d'une étude précise sur l'histoire du couple conceptuel fondateur de la modernité, qui reste à faire.

images et des signes pour nous inspirer les conceptions qui conviennent à nos besoins, moraux, intellectuels et physiques »¹⁸. Cette transformation de la mathématique en logique des signes et des images, munie d'une telle définition subjective, est conçue par Comte comme une régénération, une discipline, voire une épuration face à l'anarchie mathématique et à son effet, le matérialisme théorique¹⁹.

On aurait de la difficulté à dénombrer les occurrences des expressions régénération, rénovation ou impulsion cartésiennes. Descartes est, là encore, le précurseur de la mathématique non plus seulement positive, mais encore subjective. De fait, les passages qui traitent de la mathématique cartésienne sont de bons témoins de l'évolution philosophique de Comte lui-même, puisque l'on voit fort bien sur des questions identiques les nuances nouvelles introduites dans la conceptualisation et le vocabulaire. Je prendrai deux passages, correspondant à des questions que nous avons déjà eu l'occasion d'aborder.

A la fin du chapitre 3, Comte tente d'apprécier la régénération philosophique, en l'assignant à son début :

« Alors [à l'avènement du positivisme] la régénération philosophique fit directement apprécier la rénovation scientifique qui l'avait le mieux préparée en instituant l'harmonie systématique entre l'abstrait et le concret. Pour comprendre la liaison normale de ces deux constructions, à travers deux siècles d'intervalle, il faut regarder la fondation de la géométrie générale comme le début, spontané mais décisif, de la synthèse subjective qui devait caractériser le positivisme. Il importe de reconnaître que la rénovation cartésienne consiste à traiter uniformément tous les cas d'un même problème envers toutes les figures possibles. Cette constitution finale du domaine géométrique a donc coordonné par rapport aux sujets une science jusqu'ici subordonnée aux objets. Elle fit ainsi sortir des plus simples phénomènes le premier type et degré de la régénération que le positivisme devait accomplir envers toutes les études réelles, en faisant systématiquement prévaloir la subjectivité sur l'objectivité, pour substituer le relatif à l'absolu »²⁰.

On aura reconnu ce qui dans le *Cours* était la ligne de partage de l'ancienne et de la nouvelle géométrie, définie du côté des Anciens par l'étude corps particulier par corps particulier et, du côté des Modernes, par l'étude selon les phénomènes communs. Dans le *Cours de philosophie positive*, le phénomène semblait être plus objectif que subjectif et

18. SS, p. 27 ; cf. SPP 1, p. 448 pour la première version de la définition. "inspirer" les "conceptions" « caractérise la nature essentiellement subjective des constructions individuelles », et remplace "dévoiler" des "vérités". Il y a donc progrès dans la subjectivité, ou le subjectivisme, entre 1851 (SPP 1) et 1856 (SS).

19. SS, p. 82-83, p. 95 et *passim*.

20. SS, p. 265.

se prêtait à l'analyse. Désormais, le terme d'analyse, peu auparavant jugé radicalement irrationnel²¹, a disparu, au profit d'une subjectivisation synthétique totale du procédé. L'élimination du terme et de la méthode de l'analyse est évidemment opposée à la méthode cartésienne du *Discours de la méthode* ou de la *Géométrie*, où l'analyse est bien la méthode d'invention (face à la synthèse de pure exposition). Mais, sur un autre plan, Comte se rapproche de la figure cartésienne du *cogito*, comme on va le voir.

La même observation vaut pour la description de l'opération initiale de Descartes, l'invention du système des coordonnées. On voit très clairement dans le passage du chapitre iv de la *Synthèse subjective*, correspondant à la 12^e leçon du *Cours de philosophie positive*, la modification que Comte apporte à son vocabulaire et, au-delà, à sa manière de penser. Pour le vocabulaire, on notera que dans le *Cours de philosophie positive*, le terme sujet y est pris en un sens ancien (sujet comme support des accidents ou phénomènes). Dans la *Synthèse subjective*, sujet s'oppose à objet, en ce qui est encore notre sens. Quant à la conceptualisation, naturellement il n'est plus question ni de fonctions ni d'analyse, mais des équations dont la seule destination est de définir des figures, ce qui permet, conformément en partie à la nouvelle idée de la logique, de relever les nombres par les figures et de simplifier les figures par les nombres²². Comme dans le *Cours de philosophie positive*, la réduction des trois paramètres géométriques que sont la grandeur, la forme et la position s'obtient par le système des coordonnées, lequel généralise un usage spontané de ce qui ici est nommé instinct universel, ainsi défini :

« Forcé d'indiquer une position sans pouvoir la montrer, l'instinct universel a toujours recours aux déterminations numériques qui résultent de la liaison du point à des termes également connus des deux esprits entre lesquels cette communication s'établit »²³.

On avait noté tout à l'heure la subjectivité implicite du procédé utilisé dans le *Cours*, quant aux notions d'idées et au problème de la référence. Ici, ce dernier problème est subjectivisé au plus haut degré. La notion d'idée, certes, disparaît. Mais en réalité il n'y a plus que cela, dans la

21. SS, p. 169 ; et p. 198 pour la condamnation solidaire du terme fonction, usurpation des géomètres. Le comble du vice est naturellement atteint par les fonctions analytiques, ce qui contraint Comte à une révision quant à l'œuvre de Lagrange, révision d'autant plus déchirante que le CPP doit en effet beaucoup à la *Théorie des fonctions analytiques* ! « Rapproché de ma construction finale, ce début de la première vie doit déjà marquer la soumission spontanée de ma jeunesse à des usages que ma maturité va successivement frapper d'une réprobation systématique dans tout le cours du présent volume » (p. 199-200).

22. SS, p. 332-350.

23. SS, p. 333.

mesure où cette logique combine les formes de représentation que sont les signes et les figures, à défaut des sentiments.

Ce qui permet de remarquer que, finalement, l'effet le plus spectaculaire de la subjectivisation du discours comtien est l'abandon de ce que l'on avait identifié avec la *mathesis universalis* ; non que la science ne soit plus universelle dans son ambition, mais elle perd ce qui dans la *mathesis* est strictement mathématique. On avait vu que toutes nos idées réelles devaient pouvoir, au moins logiquement, se traduire en équations ; désormais, celles-ci ne valent plus, même en droit, que pour l'étendue et le mouvement²⁴.

Généralement parlant, on est donc passé d'un sujet implicite de tout discours scientifique, le sujet mathématique, ou la mathématique comme sujet potentiel de toute représentation, à un sujet explicite fondé, en fait, sur quelque chose qui ressortit du moral, du social, voire des personnes. C'est dans ce seul contexte que le *cogito* cartésien devient lisible.

B. Comte et le *cogito*.

Nous avons vu dans le *Cours de philosophie positive* la coupure entre un Descartes positif et un Descartes métaphysicien. D'un côté, l'esprit positif, de l'autre la tendance du siècle : Descartes était nécessairement inconséquent. A la lumière de la découverte du point de vue subjectif, le problème est tant soit peu différent, parce que Comte ne peut plus négliger l'opération philosophique par laquelle Descartes constitue la nouvelle fonction de la subjectivité. De sorte que nous ne trouvons de textes explicites sur le *cogito* que dans le *Système de politique positive* et dans la *Synthèse subjective*. Ces remarques sont exprimées à peu près dans les mêmes termes, mais le passage du *Système de politique positive* est plus explicite dans sa description du mouvement intellectuel. L'astronomie nouvelle conduit à une synthèse subjective, celle du monde, repoussant dans le théologique la conception absolue de l'univers²⁵. Le fait de l'astronomie nouvelle rend, on le comprend, caduque une synthèse objective des connaissances. La situation de Descartes est alors remarquable. « L'incomparable Descartes n'en construisit le meilleur type [sc. de synthèse objective] qu'afin de caractériser assez ce besoin d'unité subjective, d'après l'impossibilité de coordonner objectivement au-delà des notions inorganiques »²⁶. Cette synthèse objective de Descartes est un lieu provi-

24. SS, p. 177.

25. SPP 3, p. 566 ; le passage est difficile à comprendre : « Car le mouvement terrestre *déduisait* [je souligne] le théologisme, et par suite l'ontologisme, en inaugurant le positivisme, d'après l'irrévocable substitution de la notion relative de *monde* à la conception absolue de l'*univers*. » Faut-il lire *détruisait* ou *réduisait* ?

26. SPP 3, p. 567.

soire, qui permet d'attendre la positivité en éliminant les entités. On voit donc, paradoxe étonnant, que Descartes, fondateur de la subjectivité, est en même temps le dernier auteur d'une synthèse objective. Naturellement, Comte pense ici aux *Principia*. On pourrait y ajouter des œuvres moins célèbres du xvii^e siècle cartésien, et par exemple le premier *Système* de philosophie connu, celui de Régis de 1690, en notant les analogies entre les plans des ouvrages d'inspiration cartésienne et comtienne.

De plus, Descartes n'est que malgré lui auteur d'une synthèse objective : « Descartes sentit assez la nécessité d'une synthèse essentiellement subjective, pour tenter de l'instituer déjà, quoiqu'il la rendit illusoire, et même rétrograde, en la fondant sur l'intuition personnelle »²⁷. Voilà ici nommé le « je pense » cartésien, illusoire et rétrograde car supposant l'analyse intérieure et la psychologie, mais en même temps désignant bien la place essentielle que doit avoir la subjectivité dans la coordination du savoir. Il y a donc toujours un Descartes double, mais dont la duplicité procède du même acte philosophique, entendu d'une part comme subjectivité humaine et, d'autre part, comme individualité intériorisée. Et il est très remarquable de voir que Descartes, à la même époque, rend possibles Comte et Maine de Biran.

Plus encore, la *Synthèse subjective* reprend en écho l'intuition individuelle pour en faire le symptôme de la crise métaphysique : « Une intuition individuelle, où l'intelligence oubliait à la fois sa subordination au sentiment et sa destination pour l'activité, fut alors érigée en état normal de la raison théorique »²⁸. Si l'on veut bien admettre, en fonction du passage vu précédemment, que Descartes est ici visé, on comprendra que l'instauration rationnelle de la subjectivité et du positivisme est un acte intrinsèquement contradictoire, puisque la raison est bien obligée de s'isoler un temps, de devenir donc individuelle, face aux tendances de son siècle, tandis que la positivité demande au contraire que la subjectivité ne soit précisément pas individuelle.

Frédéric DE BUZON,
Université de Picardie-Amiens.

27. SS, p. 567.

28. SS, p. 31.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

- AT = Œuvres de Descartes, éd. par Charles ADAM et Paul TANNERY, rééd., Paris, Vrin, 1974 et suivantes, 11 vols.
- CPP = *Cours de philosophie positive*. Lorsque l'on donne le seul numéro de page, il renvoie à l'édition, présentée et annotée par Michel SERRES, François DAGOGNET et Allal SINACEUR, des leçons 1 à 45, Paris, Hermann, 1975, sous le titre *Philosophie première*. Pour les leçons suivantes, un numéro de volume précède celui de la page, dans la cinquième édition, identique à la première, Paris, 1893.
- DEP = *Discours sur l'esprit positif*, Paris, 1844, repris, avec une autre pagination, dans le *Traité philosophique d'astronomie populaire*, Paris, Fayard, 1985.
- SPP = *Système de politique positive*, Paris, 1851-1854, 4 vols.
- SS = *Synthèse subjective, ou système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité*, Paris, 1856, réimpr. Bruxelles, Culture et civilisation, 1969, 1 vol.